

Vulnérabilité : échec ou condition du social ?

Jean-Philippe Pierron

Fondation Après-Tout, 14 octobre 2014

Nous sommes conviés à parler de vulnérabilité ; mais de quelle vulnérabilité ?

Non pas la vulnérabilité comme un nouveau slogan à la mode qui écraserait toutes les analyses et les savoirs et savoir-faire pratiques sous la bannière incantatrice qui empêche de penser et d'agir en affirmant « tous vulnérables », la vulnérabilité non pas comme ce qui tétanise l'action en disant « attention fragile » mais au contraire comme ce qui mobilise pour l'action responsable dans l'attestation d'une fragile attention.

Non pas celle qui se pratique en psychiatrie d'urgence avec les sans-abri et qui plutôt que de vulnérabilité préférera d'ailleurs utiliser le terme de précarité, désignant un état psychique au-delà de la pauvreté, consistant non pas à ne pas avoir mais à ne pas s'autoriser à avoir. Non pas non plus celle qui se pratique dans la médecine gériatrique qui préfère d'ailleurs plutôt que de vulnérabilité s'en tenir à l'idée de fragilité avec les outils de mesure de la dépendance identifiant les réserves du sujet fragile et voulant les détecter au plus vite avant l'apparition du seuil d'incapacité en vue de modifier la pratique clinique.

Non pas non plus cette attention singulière à la vulnérabilité qui se concentre sur l'attention à l'enfant, sur sa disponibilité (sa tendreté) et qui fonde la relation éducative en général mais qui retient de cette dernière qu'il y a aussi dans le soin pédiatrique une dimension éducative, allant bien au-delà de l'éducation dite thérapeutique, affirmant qu'il importe de reconnaître l'enfant en l'enfant et de faire démentir l'étymologie de l'*infans* (celui qui ne parle pas mais de qui on parle) en gardant à l'esprit que l'enfant est capable d'exprimer, de dire ce qu'il pense, ressent et se représente de sa maladie. Vulnérabilité est disponibilité à l'enfantin qu'elle refuse de caricaturer en infantile : se laisser affecter par la surprise de l'enfantin plutôt que d'exercer une emprise sur l'infantile !

1. La fonction critique de l'idée de vulnérabilité.

Il faut s'interroger sur cette constellation, ce vocabulaire qui irradie aujourd'hui les pratiques du soin en général : précarité, vulnérabilité, fragilité, tendreté. De quoi ce la est-il le signe ? Au-delà d'une mutation de vocabulaire n'y a-t-il pas là un enjeu anthropologique majeur : la redécouverte, ou une attention renouvelée, à la force de la vulnérabilité dans la relation, à la vulnérabilité comme étant au fondement de la relation de soins ? A une conception dégonflante de la vulnérabilité qui encourage une forme de moralisme convenu (la bienfaisance, la bienveillance), nous voudrions opposer une approche critique qui en fasse un principe d'action. On peut faire d'ailleurs une hypothèse : si la question de la vulnérabilité apparaît aujourd'hui et s'impose sur le devant de la scène, ce peut être certes l'effet d'un douteux moralisme d'autant plus bavard qu'il ne change rien aux choses et aux insuffisances du système hospitalier. Mais c'est peut être également parce qu'il manifesterait une attention autrement comprise à la relation de soins qui, avant d'être exercice d'un pouvoir, est d'abord relation. La vulnérabilité exprimerait l'attente de parvenir à entendre à nouveaux frais les demandes et les attentes qui sont adressées dans les services de haute technicité dans lesquels, plutôt que la vulnérabilité c'est la technicité, l'efficacité et la puissance qui s'imposent. L'enjeu serait alors de dire qu'en parlant de vulnérabilité c'est une autre conception de la clinique qui est en gestation, travaillée par les insuffisances attachées à la suffisance de l'hyperspécialisation et de la technicité. Disons qu'avec la vulnérabilité, - un mot fragile ! -, se murmure l'attente secrète mais aussi désirante, pour les soignés et les soignants : celle d'une possibilité de rester vivants dans les pratiques soignantes, en maintenant un espace

ouvert de disponibilité à l'autre alors que chaque jour, l'activité risque d'être recouverte par le poids, l'inertie mais aussi l'imposant appareillage prestigieux et la puissance de feux de nos hôpitaux devenus des « machines à guérir » comme disait Michel Foucault. Placer la vulnérabilité au sein du dispositif institutionnel de soin c'est y installer l'incertitude, non comme un parasite à l'égard duquel lutter pour tout contrôler, réguler et prévoir, mais comme celle qui laisse à l'autre la possibilité d'y advenir et de se dire, d'y accueillir et recueillir. Parler de vulnérabilité est alors ne pas oublier que l'hôpital est d'abord l'espace de l'hospitalité, de la possibilité de l'événement qu'accueille la clinique : celui d'une rencontre où une demande qui ose s'avouer en peine s'adresse à une compétence qui ne se prend pas au jeu de l'expertise.

Comment passe-t-on d'une réflexion sur la vulnérabilité à la mise en œuvre d'une pratique clinique, d'une clinique de la vulnérabilité, d'une grammaire de la vulnérabilité ?

Pas la fragilité, pas la précarité, pas la disponibilité....

2. Quelle modalité de la relation de soins ? Une mutation anthropologique

Nous vivons, concernant notre référence à la vulnérabilité, un renversement spectaculaire. Elle est une faiblesse ; elle devient presque une vertu. La vulnérabilité était un défaut – l'incapacité à se tenir et maintenir dans la compétition et la rivalité d'un monde de la concurrence généralisée des intérêts - ; elle devient une qualité, une disposition à se laisser affecter par l'autre, par l'incertitude de l'événement qu'est son existence et le monde valorisée dans tous les champs – médical, social et environnemental -. La vulnérabilité de l'autre, humain ou non humain nous obligerait, comme on dit de quelqu'un qu'il est « notre obligé ». On peut être alors sceptique : on invoque aujourd'hui d'autant plus l'idée de vulnérabilité comme disposition éthique originaire (Vulnérabilité vient du latin *vulnus*, *vulneris* signifiant blessure, plaie, mal, atteinte et du suffixe *abilem* signifiant capable de, qui peut être, la vulnérabilité étant ainsi ce qui renvoie à ce qui peut être blessé, et plus encore à cette « capacité » à être blessé, cette capacité à se laisser affecter) que nous nous trouvons face à une forme d'impuissance pratique et de désarmement/désarroi institutionnel juridique, économique et politique devant le déferlement du langage de la puissance, de la maîtrise, de la rationalisation instrumentale. Si parler de vulnérabilité serait une manière de savoir pointer une condition humaine fondamentale qui permettrait d'ailleurs de penser la continuité entre toutes les formes de vie humaine – dans la diversité de ce qu'il est convenu aujourd'hui aussi d'appeler les publics vulnérables ou les personnes vulnérables¹ : diversités d'âges (gériatrie, néonatalogie), de situations sociales (chômage, immigration) ou de sexes (les questions de genre) – et non humaine – la fragilisation des milieux environnementaux et des vivants non humains ; ce serait également la marque d'une impuissance à faire de la vulnérabilité une pratique éthique et politique efficace. Face « au loup de Wall Street » l'affirmation des agneaux disant « tous vulnérables » pèse bien peu.

Nous sommes alors devant deux affirmations qu'il nous faudrait tenir ensemble comme des points de vigilance. D'une part, l'indétermination sémantique attachée à l'idée de vulnérabilité – qui peut être délibérée, nous allons y revenir – autorise à dire de la vulnérabilité qu'elle est un nouveau mot-valise. Elle paraît bien inscrire le discours sur / de la vulnérabilité dans la droite lignée d'un humanisme compassionnel. Attentif à des situations délicates, cette attitude de bon secours éthique mais non politique, ne travaillerait pas à réformer des structures et des situations sociales ou politiques violentes, vulnérabilisantes,

¹ Jean Bouisson, *Le syndrome de vulnérabilité*, Editions Lavoisier, 2008.

écrasantes. La généralisation du discours sur le vulnérable développerait une nouvelle littérature édifiante, une piété laïque où les bons sentiments dispenseraient de principes éthiques, juridiques et politiques effectifs. L'insistance du langage de la bienfaisance accompagne mais ne fait pas de résistance ! Bref l'incantation omniprésente de l'idée de vulnérabilité ne servirait pas une clinique de la vulnérabilité. On demandera alors comment s'opère le passage d'une invocation à une convocation de la vulnérabilité comme principe de lecture et d'interprétation de la pratique clinique. Mais d'autre part, peut-on imaginer un monde sans vulnérabilité ? Au sein même d'un jeu social où triomphe la figure du plus fort ou du plus cynique, n'est-ce pas l'attention à la vulnérabilité (les formes de coopérations sociales ordinaires engagées dans des pratiques de soins invisibles mais consistantes et obstinées) qui rappelle que ce qui rend le monde vivable c'est cette forme d'attention ? Pour le formuler autrement ne peut-on faire l'hypothèse que si l'affirmation « il faut nous rendre attentif à la vulnérabilité » ne fait pas à elle seule l'humanité d'un monde, n'attire-t-elle pas l'attention sur le fait qu'un monde où aucune vulnérabilité ne trouverait droit à s'exprimer serait un monde d'automates rationnels, de machines fonctionnelles mais inhumaines ? Dans cette perspective, et sans ignorer la critique que le concept de vulnérabilité doit subir, nous dirons alors que sans être un principe d'action la vulnérabilité relèverait plutôt d'une considération d'ordre anthropologique. Forme de tonalisation fondamentale d'un rapport au monde, aux autres et à soi, la vulnérabilité rappelle que l'anthropologie philosophique peut être pensée comme une condition de l'éthique. La vulnérabilité devient alors notre situation, un être en situation qui en appelle à être par cette situation. *L'homme qui a fait l'expérience originelle des situations limites est poussé du fond de lui-même à chercher à travers l'échec le chemin de l'être*². Ce qui est en jeu c'est bien de se demander quelle conception de l'humain sous-tend nos pratiques éthiques et politiques ? Le soin de quel homme pour quel homme ? La vulnérabilité est en ce sens pré-éthique et pré-politique mais les prépare. On comprendra alors ce que nous évoquions ci-dessus à propos du loup et de l'agneau. Si la vulnérabilité s'impose aujourd'hui comme un thème d'anthropologie philosophique majeur c'est parce que triomphe à l'échelle globale, et s'insinue dans le plus local et situé, une autre anthropologie : celle de l'homo economicus qui, en lieu et place de la vulnérabilité, installe l'intérêt égoïste comme le ressort le plus puissant et le plus décisif pour comprendre le fonctionnement du monde humain. La vulnérabilité n'est donc pas qu'un doux bêlement d'agneau ; elle est la réplique vigoureuse et virulente à une anthropologie qui fait de l'homme un loup pour l'homme. La vulnérabilité travaillerait (?) à un contr'hobbes méthodologique (pour Hobbes, le social est une forme de méfiance, il est bâti sur le modèle de la compétition et pas de la collaboration ; c'est une somme d'intérêts égoïstes). Si tel est le cas, la vulnérabilité, si elle en appelle à une réplique éthique et politique, n'est-elle pas aussi l'horizon d'un rapport à soi juste, l'horizon de relations interpersonnelles équilibrées ; et l'horizon d'attente de la vie des institutions capables de faire place à l'apparition de l'homme là où il paraît disparaître ou s'invisibiliser ?

3. La vulnérabilité au cœur de la relation de soin

Le soin c'est l'œuvre commune du soignant et du soigné ; la vulnérabilité est le socle sur lequel se construit cette relation.

Parler de relation de soin rappelle tout d'abord que l'activité thérapeutique repose sur un pacte de confiance relationnel : une confiance s'en remet à une compétence. Le soignant apporte sa compétence experte ; le soigné apporte sa confiance éclairée. Dire cela c'est dire alors que parler de vulnérabilité aujourd'hui vient se déprendre de deux caricatures qui hantent la

² Karl Jaspers, Introduction à la philosophie, éditions 10/18, 1973, p. 21.

relation de soin parce qu'elles la disloquent en en faisant non plus une relation mais une réalité unilatérale : il s'agit du paternalisme médical d'un côté et de l'exaltation de l'autonomie du malade de l'autre.

Paternalisme : objet de la prouesse du médecin qui se dispense du soigné au nom de son autorité unilatérale et qui situe le geste soignant dans le prestige de l'efficacité, de la puissance du savoir et du triomphe du savoir-faire. Unilatéralité où la puissance de l'un écrase la fragilité de l'autre entendue dans une excessive fragilité, au nom de l'assurance paternaliste qui anticipe les éventuelles attentes, ignore parce qu'il sait *a priori* qu'elles seraient les demandes et objective théoriquement et thérapeutiquement. Ici le soigné devient la matière sur laquelle s'exerce les manières autorisées du soignant.

Autonomie : en effet de balancier, corriger les excès du paternalisme a pu vouloir resituer la relation de soins dans une logique plus contractuelle, l'autonomie du soigné devenant cette fois l'aune à l'égard de laquelle évaluer la pratique soignante. Dans cette perspective, la relation de soins disparaît au profit de l'intérêt égoïste de chacun, et notamment du soigné qui n'envisage alors les soignants pas autrement que comme des entreprises de services. La relation de soin se voit remplacée par la prestation de services. Elle n'est pas moins unilatérale mais cette fois en reposant sur une forme de défiance mutuelle.

Vulnérabilité : elle repose sur une forme d'équilibre entre l'unilatéralité de l'autorité paternaliste et l'unilatéralité d'une juxtaposition d'intérêts provisoirement réunis dans un contrat. Elle est l'attestation d'un « Attention fragile ! » et prépare de fragiles attentions. Il faut l'entendre comme alerte (faire attention), comme disposition éthique (être attentionné) et comme dispositif intellectuel (être attentif). La vulnérabilité, parce qu'elle parle aussi bien de celle du soigné que celle du soignant, travaille à redire qu'il est un fond de vulnérabilité commune ; ce fond de vulnérabilité est la condition de la relation de soin, et de ce fait elle récuse la tentation de venir enfermer et assigner à résidence définitivement soignant et soigné dans les normes du normal ou du pathologique. En ne pensant plus uniquement le soignant comme un professionnel normal et le soigné comme un déficient du pathologique, la vulnérabilité ouvre ce fond commun à partir duquel un monde, comme la possibilité d'une rencontre et d'un soin, peut avoir lieu. La vulnérabilité n'est pas l'obstacle à la responsabilité soignante ; elle en est la condition. Il ne s'agit pas d'ajourner notre vulnérabilité mais de la redécouvrir comme la condition même du séjour des hommes.

4. Clinique de la vulnérabilité : installer l'incertitude fondamentale au cœur de la pratique.

Comment faire alors pour que l'affirmation ontologique de la vulnérabilité – une humaine condition – n'échoue pas à convertir la radicalité de son affirmation en une philosophie sociale et politique exigeante, susceptible de porter une exigence de transformation dans les pratiques ? A cette fin faut-il dire alors la vulnérabilité ou les vulnérabilités, et avec elle convoquer diverses manières de la contextualiser et de lui donner figure ? La vulnérabilité n'appelle-t-elle pas une clinique de la vulnérabilité qui se déploie alors en des grammaires de la vulnérabilité : la précarité, la fragilité, la natalité, la disponibilité, etc. ?

Maintenir de telles ouvertures à la vulnérabilité : vulnérabilité psychique, vulnérabilité relationnelle, vulnérabilité institutionnelle...

Vulnérabilité dans le rapport à soi : vulnérabilité du soigné et du soignant (se blinder ou la voir comme un levier à partir duquel ouvrir d'autres possibles ?...)

Vulnérabilité du rapport à l'autre : une relation éthique originaire qui doit éclairer le fait que cette relation est prise dans des interactions réglées, celle d'un dispositif soignant instrumenté, efficace et puissant, qui pense que son autorité se trouverait dans l'efficacité de sa puissance

au risque de perdre l'imagination du semblable qui fait pourtant tenir le monde humain comme monde.

Vulnérabilité à l'échelle de l'institution : comment tient-elle et maintient-elle la conscience révolutionnaire du vulnérable comme horizon pour penser des réformes d'organisation ? On pense ici au point de tension entre coordonner pour tout maîtriser (la société du risque qui refuse le risque d'une société marquée par l'incertitude et l'accélération comme inquiétante étrangeté, plus encore que l'aléas) et coopérer au risque de l'imprévisible.

Vulnérabilité à l'échelle même d'une politique : une politique du soin...

Vulnérabilité et incertitude : René Char : « que le risque soit ta clarté » ; ou bien encore « les routes qui ne promettent pas leur destination sont les routes aimées ».